



**HAL**  
open science

## **Georges Sadoul et le surréalisme (1925-1932) ou chronique d'un itinéraire intellectuel**

Valérie Vignaux

► **To cite this version:**

Valérie Vignaux. Georges Sadoul et le surréalisme (1925-1932) ou chronique d'un itinéraire intellectuel. Annales de la société des amis de Louis Aragon et Elsa Triolet, 2016, Correspondance Aragon-Romain Rolland, 17, pp.15-46. <halshs-01301920>

**HAL Id: halshs-01301920**

**<https://shs.hal.science/halshs-01301920v1>**

Submitted on 19 Jun 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

**Valérie Vignaux, « Georges Sadoul et le surréalisme, chronique d'un itinéraire intellectuel », *Annales Louis Aragon et Elsa Triolet*, n°17, mars 2016, pp. 15-45.**

Pour Georges Sadoul le surréalisme<sup>1</sup> aura été une expérience fondamentale puisqu'il reconnaissait en André Breton une figure paternelle sans laquelle « [il] ne serai[t] pas devenu de la même façon »<sup>2</sup> et déclarait que la rencontre avec Louis Aragon en 1925, avait décidé de « l'orientation de [s]a vie »<sup>3</sup>. Introduit au sein du surréalisme en 1925, Sadoul s'en éloigne définitivement après sept années : « Après 1932, m'étant séparé du groupe, je ne considérais plus que de l'extérieur, et ne participais plus à une activité qui avait beaucoup contribué à ma formation, et qui m'a profondément marqué »<sup>4</sup>. Période conséquente qui semble pourtant pouvoir être résumée à quelques faits marquants. Son nom apparaît pour la première fois en septembre 1927 au bas de « Hands off love »<sup>5</sup>, un tract prenant la défense de Charlie Chaplin ; il participe à l'enquête sur la sexualité initiée en 1928<sup>6</sup> ; décrit un rêve pour *Variétés* en 1929<sup>7</sup> et rédige de courts articles parus majoritairement après 1930 dans *le Surréalisme au service de la révolution*<sup>8</sup>. Sa contribution plastique est quant à elle plus difficilement envisageable car la plupart des cadavres exquis auxquels il collabora sont dispersés en collections privées, mais on peut néanmoins en mesurer l'importance à l'aune de « Portes »<sup>9</sup>, un cahier de collages réalisé vers 1926. S'il n'a que peu contribué à la production littéraire du groupe, Sadoul est toutefois bien présent comme en attestent les deux photomontages parus en 1929 et 1931, puisqu'on reconnaît son visage parmi les photomontages qui encadrent le tableau de Magritte : « Je ne vois pas la [femme] cachée dans la forêt »<sup>10</sup> et il est en haut de l'assemblage réalisé par Max Ernst intitulé « Au rendez-vous des amis »<sup>11</sup>. Absence de traces prégnantes qui tend à recouvrir une importante production de textes documentant le surréalisme. Il entretient en effet, des années 1920 à 1930 une correspondance suivie, avec ses parents, son ami d'enfance André Thirion, mais aussi avec Aragon ou Breton ; en 1940 et 1944, il entreprend un récit d'apprentissage dans un cahier d'écolier intitulé « Jeunesse », où il revient sur ses années 1920 jusqu'à son adhésion au communisme en février 1927<sup>12</sup> et, au cours des années 1950 à 1960, il rédige une série de textes en hommage à Louis Aragon<sup>13</sup>, André Breton<sup>14</sup>, Paul Éluard<sup>15</sup> ou Jacques Prévert<sup>16</sup>. Récits à la première personne élaborés à trois temps de l'existence : le jeune homme d'à peine vingt ans, provincial, rencontrant le surréalisme en 1925 et le quittant en 1932 ; l'adulte, résistant, interrogeant sa jeunesse au mitan de son existence, et enfin l'homme mûr, observant son passé à l'aune de ce qu'il est devenu. Or, en élaborant cette chronique d'un itinéraire intellectuel, ou selon ses termes, en rédigeant les « Souvenirs d'un témoin »<sup>17</sup>, Sadoul nous propose

<sup>1</sup> Remerciements : Georges Aillaud, Yvonne Baby, Clément Chéroux, Dominique Rabourdin.

<sup>2</sup> Georges Sadoul, « L'Homme que j'ai connu », *les Lettres françaises*, 6 octobre 1966.

<sup>3</sup> Georges Sadoul, *Aragon*, Paris, Seghers, 1967.

<sup>4</sup> Georges Sadoul, « Souvenirs d'un témoin », *Études cinématographiques*, reproduit dans Georges Sadoul, *Rencontres* 1, Paris, Denoël, 1984, p. 38-52.

<sup>5</sup> Tract publié dans *la Révolution surréaliste*, n°9-10, 1<sup>er</sup> octobre 1927, p. 78-84

<sup>6</sup> « Recherches sur la sexualité », *la Révolution surréaliste* n°11, 15 mars 1928, p. 32-40.

<sup>7</sup> Georges Sadoul, « Rêves », *Variétés*, « Le surréalisme en 1929 », 1929, p.

<sup>8</sup> « Bonne année, bonne santé ! », *la Révolution surréaliste* n°12, 15 décembre 1929 ; « Le nouvel assommoir », *le Surréalisme au service de la révolution*, n°2, octobre 1930, p. 6-9. ; « Le problème du chômage résolu en une demi-heure », *le Surréalisme au service de la révolution*, n°3, décembre 1931, p. 34-35 et « Le bon pasteur » et « L'insurrection armée », *le Surréalisme au service de la révolution*, n°4, décembre 1931, p. 23-26 et p. 30-31.

<sup>9</sup> Clément Chéroux et Valérie Vignaux (dir.), Dominique Rabourdin et Dominique Gonzalez (coll.), *Georges Sadoul, « Portes », un cahier de collage désespéré*, Paris, Textuel, 2009.

<sup>10</sup> *La Révolution surréaliste* n°12, 15 décembre 1929, p. 73.

<sup>11</sup> Max Ernst, « Le rendez-vous des amis », *le Surréalisme au service de la révolution*, n°4, décembre 1931, p. 37.

<sup>12</sup> Manuscrit demeuré inédit dorénavant désigné comme « Cahier Jeunesse », archives privées Yvonne Baby.

<sup>13</sup> Georges Sadoul, *Aragon*, *op. cit.*, et « Un homme, une femme », *Europe*, février-mars 1967, p. 104-123.

<sup>14</sup> Georges Sadoul, « L'Homme que j'ai connu », *art. cit.*

<sup>15</sup> Georges Sadoul, « Portrait du poète à plusieurs âges de sa vie », *Europe*, n°91-92, juillet-août 1953, p. 32-45.

<sup>16</sup> Georges Sadoul, « Jacques Prévert et son univers », *Ciné-club*, n°4, janvier 1949, p. 4

<sup>17</sup> Georges Sadoul, « Souvenirs d'un témoin », *Rencontres, chroniques et entretiens*, Paris, Denoël, 1984, p. 38-52.

un regard qui met le surréalisme en réflexion parce qu'il dévoile quelques unes des relations entretenues par le groupement avec le communisme.

### De Nancy à Paris

Sa première rencontre avec les surréalistes, Sadoul l'a évoquée à plusieurs reprises : il la relate dans les jours qui suivent à André Thirion, il la décrit dans le « Cahier Jeunesse », mais aussi dans « Souvenirs d'un témoin » et dans l'ouvrage qu'il consacre à Aragon en 1967. En décembre 1925, il narre ainsi la scène : « Sorti d'une trappe, Louis Aragon dit mais c'est vous qui m'avait écrit. – Très bien – nous allons parler de cette conférence etc. un taxi m'emmène à Montmartre où au café Cyrano entrent toutes les minutes Benjamin Péret, le très sympathique André Masson, Marcel Nol, Max Ernst, et quelques poètes mineurs qui s'empresent à mes côtés. De cela que pouvait-il résulter sinon un débarquement prochain de surréalistes à Nancy à l'occasion d'une exposition chez Didier [et] une conférence d'Aragon en octobre »<sup>18</sup>. En 1940, il complète la description : « Il conduisit ce jeune homme de Nancy à Montmartre, au café Cyrano. C'était l'heure de l'apéritif. Une douzaine de jeunes gens étaient réunis autour de trois guéridons. Aragon me présenta : “André Breton, Philippe Soupault, Paul Éluard, Benjamin Péret, Max Ernst...” ». Je n'entendis pas les autres noms. J'étais stupéfait de joie et d'admiration [...]. Sa voix [Breton] s'élevait coupante, pleine d'autorité : il n'était pas question qu'on exposât à Nancy, Masson et Ernst seuls. Il fallait que tous les peintres surréalistes figurassent là-bas. Ou pas un seul »<sup>19</sup>. Personnalités auxquelles il ajoute dans les années 1960, Robert Desnos et René Crevel. Quelque soit la période où il écrit, Sadoul tend à conférer à cette rencontre une dimension « magique » : « sorti d'une trappe », et ce afin de la placer sous le signe du destin, ce qui le conduira ultérieurement à omettre le fait qu'il a auparavant écrit à Aragon, effaçant de ses récits les premières années nancéennes.

Lorsque le hasard le met en relation avec les surréalistes, Sadoul est âgé de vingt et un ans, il accomplit son service militaire à Paris après l'obtention d'une licence en droit. Un premier article rendant compte d'une exposition dédiée à Paul Colin, lui a permis de devenir le correspondant régional des *Nouvelles littéraires et artistiques*, la revue de Maurice Martin du Gard. Mais l'absence d'événements méritant d'être signalés l'a incité à créer au cours de l'été 1923, une association dénommée Comité Nancy-Paris (CNP) chargée d'organiser la venue d'artistes ou d'intellectuels en Lorraine, pour « faire connaître et favoriser par cela même, l'art dans toutes les branches connues ou méconnues »<sup>20</sup>. Grâce à Robert Honnert, il entre en contact avec Jacques Rivière, directeur de *la Nouvelle Revue Française* (NRF), et le convainc de l'intérêt qu'il y aurait pour les auteurs de la revue à se rendre à Nancy afin de promouvoir leurs œuvres, moyennant une modeste rétribution. Ainsi, au cours de la première saison 1923-1924, le CNP accueille Henri Prunières pour une intervention sur « la musique en France, depuis Debussy », mais aussi Jean Epstein pour une conférence intitulée « Pour un plus grand mépris du cinéma ». En 1924-1925, ils reçoivent Jacques Rivière pour une présentation de Proust ; Charles Dullin intervient sur le théâtre ; André Lhote sur la peinture ; Jean Lurçat sur « les jeunes générations, esthétiques et matériaux nouveaux », tandis qu'une exposition lui est consacrée à la galerie Mosser où sont également montrées des eaux-fortes de Picasso. Pour organiser ces rendez-vous, Sadoul se rend régulièrement à la NRF afin de s'entretenir avec Jacques Rivière et après son décès avec Jean Paulhan, il visite nombre de galeries ou d'ateliers et en l'occurrence la Galerie de Pierre Loeb où il rencontre Aragon. Celui-ci a probablement reconnu dans le jeune homme une parenté de vues car Sadoul admire profondément ses écrits : « Étudiant à Nancy, j'y avais acheté *Anicet, les Aventures de Télémaque, le Libertinage*. Ces livres, je les avais tant relus, que j'en connaissais des pages entières par

<sup>18</sup> Georges Sadoul, « Lettre à André Thirion du 30 décembre 1925 », Bibliothèque Jacques Doucet, fonds Georges Sadoul, cote 34.859.

<sup>19</sup> « Cahier Jeunesse », archive citée, n. p.

<sup>20</sup> Georges Sadoul, « Le Comité Nancy-Paris », *l'Est-Républicain*, 26 octobre 1923, Cinémathèque française, fonds Georges Sadoul, GS006.

cœur »<sup>21</sup>. Abonné depuis l'âge de onze ans aux *Annales politiques et littéraires*, puis à la revue de cinéma *Cinéa*, il a lu « Gide, Valéry, Larbaud, Proust, Rimbaud, Roger Martin du Gard, Jean Giraudoux, André Salmon », découverts grâce à la Bibliothèque des jeunesses israélites de Nancy. Bibliothèque qui, écrit-il : « m'évita des tâtonnements, me décrassa assez rapidement le goût, me fit passer de la couverture jaune du *Mercure de France* à la couverture blanche à filets noirs de *la Nouvelle Revue Française*. Lectures émerveillées. Je découvris par la littérature tout un monde nouveau »<sup>22</sup>.

La rencontre survient alors qu'il est en proie à un important désarroi intérieur, déterminant semble-t-il : « Le passage de ce garçon de Nancy, soumis et sage, qui allait à la messe le dimanche et se préparait à reprendre les affaires de son père, à ce révolté blasphémateur que je fus un an plus tard, puis à l'homme que je suis maintenant devenu, ne serait pas compréhensible si j'avais tout caché de ce grand amour désordonné (dont je garde pourtant presque tout secret), si je n'avais dit de ma vie privée ce qui eut sur ma vie publique une influence si profonde »<sup>23</sup>. Tourment dont il témoigne dans le « Cahier Jeunesse » mais qu'il n'évoquera dans aucun de ses écrits ultérieurs. Au cours d'une permission, il a retrouvé Nicole, un ancien amour, dont il tombe de nouveau éperdument amoureux, relation rendue difficile en raison de l'éloignement géographique mais aussi parce que sa famille s'oppose à cette union. Élevé dans la foi chrétienne par sa mère, il demande conseil à un prêtre qui lui recommande de rompre. Décision qui le plonge dans une « crise de mysticisme et de désespoir »<sup>24</sup> dont il témoigne en février 1926, dans une lettre adressée à son ami André Thirion : « Je n'ai jamais été aussi meurtri – je dois me raidir contre l'idée de suicide »<sup>25</sup>. En dépit ou en raison de sa tristesse, il s'attelle, à la suite de sa rencontre avec Aragon, à l'organisation d'une exposition des surréalistes à Nancy. Il a en effet convaincu les membres du CNP de présenter avec des artistes lorrains, des œuvres de Braque, Derain, Dufy, Laurencin, Léger, Lhote, Matisse, Ozenfant, Chagall, Gris, Picasso, Marcoussis ou Pascins. Projet qui n'est pas sans difficultés puisque le secrétaire du CNP, Maurice Boissais, choisit de démissionner sous prétexte que les surréalistes sont communistes. L'exposition qui se déroule du 13 au 30 mars 1926 provoque un scandale, Thirion lui écrit fin mars afin de l'informer qu'ils ont reçu : « un ordre demandant de décrocher deux tableaux “attendant à la morale publique” qui avaient paraît-il fait l'objet de lettres virulentes adressées au Conseil municipal par des mères de famille outrées de pareils mœurs »<sup>26</sup>. Polémique qui le met en porte-à-faux avec sa famille car son père occupe des responsabilités politiques : gestionnaire d'un portefeuille d'assurances, il dirige le Musée Lorrain et une revue éponyme, et occupe des fonctions de conseiller général des Vosges. Sadoul décide alors de s'éloigner de son milieu d'origine, décision importante mais dont il ne peut s'épancher auprès des surréalistes : « Je n'avais encore à Cyrano que des relations, non pas des amis, personne à qui raconter mes drames de cœur, ou même la résolution que j'avais pris de quitter tout, de lâcher tout »<sup>27</sup>.

### **Du surréalisme au communisme**

Démobilisé depuis mai 1926, Sadoul convainc Paulhan de le faire engager aux éditions Gallimard. Celui-ci parvient à le recruter comme secrétaire de Gaston Gallimard à huit cent francs par mois. Emploi qu'il occupe à partir d'octobre 1926 et qu'il décrit en ces termes : « J'étais avant tout “lecteur” des manuscrits qui chaque jour arrivaient par les nouveaux courriers [...] Si l'un d'eux me paraissait capable de retenir l'attention je le transmettais alors à l'un des membres du comité de lecture, et celui-ci décidait, en dernière analyse s'il fallait ou non le publier. Le comité de lecture se

<sup>21</sup> Georges Sadoul, « Aragon », *op. cit.*, p. 5.

<sup>22</sup> « Cahier Jeunesse », archive citée, n. p.

<sup>23</sup> *Ibid.*

<sup>24</sup> *Id.*

<sup>25</sup> Georges Sadoul, Lettre à André Thirion du 11 février 1926, Bibliothèque Jacques Doucet, fonds Georges Sadoul, cote 34.873.

<sup>26</sup> André Thirion, lettre à Georges Sadoul, mars 1926, Cinémathèque française, fonds Georges Sadoul, cote GS401.

<sup>27</sup> « Cahier Jeunesse », archive citée, n. p.

tenait tous les mercredis dans le bureau de Gallimard. Il y avait là Paulhan, Robert Aron, [Louis-Daniel] Hirsch, Benjamin Crémieux [...] et Ramon Fernandez [...]. Plus tard sur la demande de Paulhan, Bernard Groethuysen se joignit à nous. [...] Gaston Gallimard présidait ces comités de lecture avec toute sa bonhomie attendrie et attendrissante. On parlait des manuscrits reçus, des auteurs qu'il faudrait solliciter, des projets de tels écrivains, des derniers potins parisiens. [...] Très scrupuleusement j'arrivais à neuf heures le matin et je ne partais qu'à midi. Puis j'étais là de deux à six heures et demie. Le temps de l'installation passé, l'amas des anciens manuscrits liquidés, je commençai à m'embêter ferme. Autant que dans les bureaux de mon père »<sup>28</sup>. Sadoul n'a pas complètement rompu avec Nancy car il continue de prospecter pour le CNP, s'occupant de la programmation de 1926-1927, prévoyant des conférences de Valery Larbaud, Léon Moussinac, Max Jacob, André Lurçat et Louis Aragon ; un concert de Henri Sauguet en décembre 1926 et une exposition sur la gravure entre 1920 et 1926, pour janvier 1927. Il participe donc de très près à l'effervescence littéraire et artistique de son temps – « ma vie commençait à ressembler à celle que j'avais rêvé à Nancy »<sup>29</sup> –, or, c'est vers Montmartre que se portent ses désirs : « Je n'osais malgré mon envie, me risquer à y aller tous les jours. J'y restais en marge du groupe »<sup>30</sup>. Son acception a en effet été progressive car « Nul n'était libre de se dire surréaliste, sans une légitime autorisation »<sup>31</sup>. Il est tout d'abord revenu à Cyrano « sans être sûr d'y avoir été régulièrement convié » et y demeure « de longs mois [sans] oser ouvrir la bouche »<sup>32</sup>. Silence qu'il évoque à plusieurs reprises : « Muré dans ma timidité, Aragon voyageait à l'étranger. Éluard le premier me témoigna un peu d'amitié. Les autres surréalistes se méfiaient de moi, parce que je buvais du viandox et non du mandarin citron. Mais surtout parce qu'on me croyait un observateur aux gages de la NRF »<sup>33</sup>. Il déclare avoir subi plusieurs « examens probatoires »<sup>34</sup> consistant probablement en une participation aux coups de force qu'il relate alors à Thirion. En janvier 1926, il est au Théâtre des Champs Élysées lorsque Valeska Gert est chahutée parce qu'elle présente des danses « surréalistes » : « Breton venu là sans intention mauvaise, se leva au sixième pas, hurlant “assez, assez”. Éluard criait “au bordel, emmenez-là au bordel”, Ernst se tenait immobile mais circonspect, Pierre de Massot, lui, ne savait que siffler dans une espèce de chose à roulettes. Monsieur Yvan Goll [...] se leva en hurlant “mais c'est cela le vrai surréalisme, tous vos rêves quelle frime”. Breton se rue sur lui mais avant de parler, il reçoit le plus beau coup de poing dans la gueule que j'ai vu donner. [...] C'est le moment qu'Artaud saisit pour insulter la salle [...] J'ai reçu un coup de poing par derrière [...] la danseuse dansait toujours [...]. C'est alors que la force publique jugea bon d'intervenir »<sup>35</sup>. Dans le « Cahier Jeunesse », il décrit une manifestation se déroulant en mai 1926 au Théâtre Sarah Bernard et évoque en conclusion, la vertu initiatique de l'événement : « On y donnait les Ballets russes. Un de ces ballets était de Max Ernst et Joan Miro, ce qui avait été considéré comme une trahison, comme une façon de se mettre au service du capitalisme, ici représenté par Serge de Diaghilew. [...] Quand le ballet Ernst-Miro commença ce fut une tempête dans la salle. [...] Très haut dans une loge d'avant-scène au 3<sup>ème</sup> étage, Simone Breton et je crois Max Morise avaient déployé contre le bord de leur balcon, un large drapeau rouge où se lisait “Vive Lautréamont”. Et ils lançaient à la volée, par poignées, de petits tracts imprimés en rouge : “Protestation”. Les agents finirent par arriver. Ils arrêtaient je crois bien André Breton qui debout à l'orchestre secouait son épaisse crinière et tenait un discours. Dans une loge du premier balcon à l'avant-scène, Aragon penché, criait à la salle “Merde, merde, merde”. Il avait à côté de lui une femme blonde, très maigre, aux yeux très bleus, les bras couverts d'une profusion de bracelets

<sup>28</sup> *Ibid.*

<sup>29</sup> *Id.*

<sup>30</sup> *Id.*

<sup>31</sup> Armand Tallier, souvenirs recueillis par Roger Regent, *les Cahiers du cinéma*, n° 14, juillet-août 1952, p. 11

<sup>32</sup> Georges Sadoul, « Souvenirs d'un témoin », art. cit., p. 38.

<sup>33</sup> Georges Sadoul, « Portrait du poète à plusieurs âges de sa vie », art. cit., p. 33.

<sup>34</sup> Georges Sadoul, « Souvenirs d'un témoin », art. cit., p. 38.

<sup>35</sup> Georges Sadoul, Lettre à André Thirion, sans date, [novembre 1926], Bibliothèque Jacques Doucet, fonds Georges Sadoul, cote 34.867.

d'ivoire [Nancy Cunard]... J'avais crié avec les surréalistes, sifflé avec eux. Je n'avais pas été arrêté, mais je quittai la salle avec eux »<sup>36</sup>. Deux situations qu'il n'évoquera pas dans les écrits ultérieurs, préférant revenir sur un « mystérieux rendez-vous » reçu par André Breton, raconté à Thirion en décembre 1926, relaté dans le « Cahier Jeunesse » et également signalé dans l'article écrit en hommage à Jacques Prévert. En 1940, il s'en souvient en ces termes : « [Breton] devait se trouver à dix heures du soir sur la passerelle qui enjambe le bassin de la Villette. [...] La lettre était assez entourée d'étrangeté pour qu'il n'hésitât pas à se rendre au rendez-vous. Mais il craignait à cause de la solitude, un guet-apens, un piège, il avait assez d'ennemis pour pouvoir le redouter. Il demandait – et ses yeux verts firent le tour des surréalistes groupés autour de lui – à ses amis de bien vouloir l'accompagner. [...] J'avais pris cela pour moi, bien que je ne fus certainement pas convoqué »<sup>37</sup>. En décrivant à nouveau cette scène – sans en dévoiler le mystère – dans le texte qu'il rédige pour Prévert, il semble suggérer que celui-ci serait l'auteur de la missive puisqu'il déclare que la situation est à l'origine de leur première rencontre, toutefois, Prévert et Yves Tanguy ont rallié les surréalistes dès 1925.

Autant de situations théâtralisées qui ne sauraient masquer les inquiétudes qui sourdent, ce tragique des temps qu'il a régulièrement rappelé : « Les réunions de Cyrano [ne sont] pas en 1926 de simples rendez-vous littéraires, mais les étapes d'une aventure inquiète, les réunions de conspirateurs résolus à régler son compte au monde, et révoltés contre la seule organisation sociale qu'ils connaissaient »<sup>38</sup>. En signant l'appel de *l'Humanité* contre la guerre au Maroc et en élaborant avec les rédacteurs de la revue *Clarté* un tract intitulé « La révolution d'abord et toujours », les surréalistes se sont rapprochés en septembre 1925, des communistes et s'interrogent sur leur possible adhésion au Parti. Sadoul l'écrit à Thirion : « Breton le veut, sous réserve qu'on leur laissera leur liberté d'action en dehors du Parti, et je crois que Breton le voulant les autres le voudront et qu'il n'y aura pas de crise du fait de cela »<sup>39</sup>. Une réunion se déroule en novembre 1926, rue du Château, dans la maison occupée par Prévert et Tanguy, où « les surréalistes sont sommés d'adhérer au Parti communiste sous peine d'exclusion »<sup>40</sup>. Toutefois, comme il le souligne dans le « Cahier Jeunesse », la décision prise alors, lui est propre : « Ils l'avaient décidé, c'était bien, je devais en faire autant. Mais aussi un peu en fonction de moi-même »<sup>41</sup>. Ses interrogations politiques datent en effet de sa découverte des inégalités sociales, au cours des six mois de classe qu'il passe au Fort de Saint-Cyr, lors de son service militaire : « Je fus plus qu'écœuré, révolté, je regrettais de n'avoir pas fait mon service dans une caserne ordinaire, où l'argent et le piston n'auraient pas été la seule autorité »<sup>42</sup>. Ce que confirme une lettre adressée à Thirion et datée du 15 décembre 1924, où il lui raconte comment il fut amené à chanter l'Internationale dans le Fort<sup>43</sup>. Ainsi, il ne manque pas de lui décrire les modalités d'une adhésion réalisée le 4 février 1927 : « dans les conditions les plus romantiques : une réunion secrète, des conspirateurs éclairés par une seule lampe à huile et 25 flics à la porte et deux d'entre eux m'ont suivi deux kilomètres »<sup>44</sup>. Souvenir sur lequel il choisit en 1944, de clore le « Cahier Jeunesse » : « Et quand on m'eut remis une carte rouge en triptyque où je collais deux timbres verts, quand j'eus quitté la salle cette carte en poche, je fus encore plus fier quand j'entendis derrière moi, rue de Rennes, deux pas qui martelaient le macadam. Je me retournais : deux flics en uniforme me suivaient. J'étais bien un

<sup>36</sup> « Cahier Jeunesse », archive citée, n. p.

<sup>37</sup> *Ibid.*

<sup>38</sup> Georges Sadoul, « Portrait du poète à plusieurs âges de sa vie », art. cit., p. 34.

<sup>39</sup> Georges Sadoul, Lettre à André Thirion, du 10 octobre 1926, Bibliothèque Jacques Doucet, fonds Georges Sadoul, cote 34.905.

<sup>40</sup> Georges Sadoul, « Souvenirs d'un témoin », art. cit., p. 43.

<sup>41</sup> « Cahier Jeunesse », n.p.

<sup>42</sup> *Ibid.*

<sup>43</sup> Cf. Georges Sadoul, Lettre à André Thirion, du 15 décembre 1924, Bibliothèque Jacques Doucet, fonds Georges Sadoul, cote 34.823.

<sup>44</sup> Georges Sadoul, Lettre à André Thirion, du 5 février 1926 [1927], Bibliothèque Jacques Doucet, fonds Georges Sadoul, cote 34.871.

communiste et les persécutions commençaient. Fin »<sup>45</sup>. Si le ralliement constitue un tournant pour les surréalistes, celui-ci ne s'opère pas sans tourments, et ce dès février 1927, comme il en témoigne à son ami : « [Breton] veut plaquer le Parti et le plaquera sans doute – c'est pour tous un coup très terrible »<sup>46</sup>. Pour que son adhésion soit acceptée, Breton a en effet été obligé de « placer *la Révolution surréaliste* sous le contrôle du Comité central. [Et] Affecté à une cellule de gaziers il a été pris à parti par un nommé Fishman, celui-ci l'accusait de mener “depuis toujours une action contre révolutionnaire [déclarant qu'il] n'adhérait au Parti que par ambition personnelle uniquement pour prendre d'assaut *l'Humanité*” ». Breton a ensuite été entendu par une commission devant statuer sur la recevabilité de son adhésion. Or, « au sortir de la réunion [...] il éclate violemment et après un coup de poing sur la table [il] déclara qu'il en avait assez, que dans de telles conditions il se retirait du Parti – voire même de toute activité ». Une nouvelle réunion est organisée composée « mi de surréalistes, mi de rédacteurs de *l'Humanité* sympathisants (Fourrier, Fegy et ce qui est étonnant Guitard) [afin de] décider des modalités de cette séparation de façon à entraver le moins possible l'activité communiste des surréalistes car si lui Breton, se retirait de la vie publique – s'il en avait assez de tout, ses amis ne devaient pas abandonner. De cette décision il y eut parmi nous, un désarroi et un accablement extraordinaire. Noll, Éluard, Boiffard et moi, dans le petit cagibi de la Galerie surréaliste pleurons presque »<sup>47</sup>. Marcel Fourrier intervient, Fishman reçoit un blâme, Breton accepte de retourner aux réunions de sa cellule. Lettres qui témoignent des difficultés rencontrées par Breton mais qui suggèrent aussi les orientations à venir de Sadoul, et ce dès juin 1927, comme il en témoigne auprès de Thirion : « D'ailleurs je suis assez pessimiste quant à l'avenir du surréalisme (du surréalisme lui-même je ne parle pas de ses éléments). Nous devons aujourd'hui aller siffler M. Paul Valéry à sa réception à l'Académie, manifestation purement littéraire, un peu vaine, mais qui avait tout de même une signification plus grande que beaucoup d'autres. Nous étions quatre Éluard, Péret, Noll et moi et il a été impossible de rien faire on ne peut plus se défendre entre nous – Éluard le disait plus ou moins explicitement – de la pensée que le surréalisme se décompose »<sup>48</sup>. L'adhésion au communisme correspond donc à une importante mutation rendue manifeste par le changement de titre de leur revue puisque *la Révolution surréaliste* cesse de paraître en décembre 1929, remplacée par *le Surréalisme au service de la révolution* en juillet 1930, or, s'il était quasi absent de la première, Sadoul sera par contre très présent dans les premiers numéros de la seconde.

### De la littérature au cinéma

Sadoul, qui est passionné de littérature et qui exerce la profession d'homme de lettres, n'a que peu collaboré aux publications surréalistes alors qu'en juillet 1925, il écrit à Thirion afin de l'informer d'un désir d'écriture : « J'ai acheté 500 feuilles à cet effet »<sup>49</sup>. Projet de livre dont il se souvient dans le « Cahier Jeunesse » sous le titre du « Coffre fort de Florence » : « L'important pour moi était que l'œuvre n'ait à proprement parler ni commencement ni fin, à la façon du *Satiricon* de Pétrone, que j'admire beaucoup, dès son début (si le livre n'est pas un fragment), les personnages y apparaissent sans explication et sans présentation au milieu d'une intrigue déjà commencée. Je jugeai aussi qu'on avait eu tort de renoncer au procédé du récit intercalé qui était en usage dans *les Mille et une nuits* [...] Je ne me souvenais pas seulement des *Mille et une nuits* et du *Satiricon* mais aussi de *l'Anicet* d'Aragon, qui était alors ma plus grande admiration littéraire »<sup>50</sup>. Lorsqu'en janvier 1927, Éluard lui demande des poésies pour *la Révolution surréaliste*, il écrit à

<sup>45</sup> « Cahier Jeunesse », archive citée, n. p.

<sup>46</sup> Georges Sadoul, Lettre à André Thirion, du 25 février 1927, Bibliothèque Jacques Doucet, fonds Georges Sadoul, cote 34.922.

<sup>47</sup> Georges Sadoul, Lettre à André Thirion, du 2 mars 1927, Bibliothèque Jacques Doucet, fonds Georges Sadoul, cote 34.924.

<sup>48</sup> Georges Sadoul, Lettre à André Thirion du 23 juin 1927, Bibliothèque Jacques Doucet, fonds Georges Sadoul, cote 34.930.

<sup>49</sup> Georges Sadoul, Lettre à André Thirion du 11 juillet 1925, Bibliothèque Doucet, fonds Georges Sadoul, cote 34.841.

<sup>50</sup> « Cahier Jeunesse », archive cit., p. 91.

Thirion qu'il serait « fier d'y avoir quelque chose » mais il tient ses « écrits pour de la merde »<sup>51</sup>. Et quand Breton le sollicite pour « une étude sur le roman noir anglais du préromantisme », il accepte car cela le dispensera « de lui montrer ses poèmes »<sup>52</sup>. Ainsi, alors qu'on lui a proposé de collaborer à la revue dès janvier 1927, il ne signe un premier article qu'en décembre 1929, avec un texte intitulé « Bonne année ! Bonne santé ! », violent pamphlet contre le Préfet de Police Chiappe et l'hebdomadaire *Déetective*. Breton qui trouve son texte mal écrit charge « Aragon de m'apprendre à le corriger. Quand il en vint à ma conclusion il me dit qu'elle contenait des contre vérités politiques »<sup>53</sup>. Dans ce texte, il formule déjà ce qui constituera sa compréhension de la littérature jeunesse, tel qu'énoncée en 1938 dans *Ce que lisent vos enfants*, il écrit en effet : « *Déetective* remplace *l'Intrépide*. On nous prépare une belle génération de petits salops. Quelques-uns en lisant les récits de crime apprendront à tuer, à bien tuer »<sup>54</sup>. Il livre ensuite quelques courts textes vindicatifs et brutaux, « anti-littéraires » pourrait-on dire, pour *le Surréalisme au service de la révolution*, articles où il condamne le sport et les loisirs ouvriers<sup>55</sup> ; affirmant qu'une nouvelle guerre pourrait résoudre le problème du chômage<sup>56</sup> ; où s'en prenant en termes virulents aux catholiques : « les heures de la grande charogne chrétienne sont comptées »<sup>57</sup>. Il paraît, suite à son adhésion au communisme, avoir retrouvé le goût de la prose comme il en témoigne auprès de Thirion. Affecté à une cellule du TCRP [Transport en commun de la région parisienne] « comme le camarade Éluard », il est, à partir de juillet, à la « Monnaie » : « une cellule vivante avec travail politique, travail syndical, journal d'entreprise, etc. J'ai tapé ce dernier sur ma machine. Le fait de manier des stencils me remplit véritablement d'aise, mon rêve serait d'avoir une ronéo et d'inonder le monde de tracts »<sup>58</sup>.

Sadoul semble avoir redouté le jugement d'André Breton sur ses écrits, prévention qui lui a également fait taire sa principale passion. Il est en effet : « Intoxiqué de cinéma. Tous les jeunes de ma génération l'ont été. Je l'ai sans doute été plus qu'un autre »<sup>59</sup>. Fascination contractée dans l'enfance dont il s'épanche auprès de Thirion : « Le cinéma qui balbutie malgré sa prodigieuse croissance promet tellement que cela fait peur »<sup>60</sup>. Il tente de partager avec les surréalistes « les souvenirs de [s]es films nancéens, sans succès presque toujours »<sup>61</sup> et s'il assiste à leurs expériences filmiques, il n'en est pas moins critique : « Man Ray a fait un film [*Emak Bakia*] qui est bien plus mauvais que ceux de L'Herbier et Cavalcanti »<sup>62</sup>, lui préférant Buñuel. Il adopte alors l'attitude de Breton qui « dans *Nadja* [écrit] qu'il aimait errer, en fin d'après-midi, boulevard Bonne-Nouvelle, et entrer parfois dans certains cinémas »<sup>63</sup>. Expérience auréolée par le hasard qui leur fait ignorer le nom de Murnau, alors qu'ils sont des « admirateurs inconditionnels de son *Nosferatu*. [Et] Pendant quelques semaines, nous nous sommes répétés, comme une expression pure de la beauté convulsive, ce sous-titre français (sans doute ignoré de Murnau) : “Passé le pont, les fantômes

<sup>51</sup> Georges Sadoul, Lettre à André Thirion du 19 janvier 1927, Bibliothèque Jacques Doucet, fonds Georges Sadoul, cote 34.917.

<sup>52</sup> Georges Sadoul, Lettre à André Thirion du 27 janvier 1927, Bibliothèque Jacques Doucet, fonds Georges Sadoul, cote 34.919.

<sup>53</sup> GSA1, CF, notes manuscrites pour Aragon.

<sup>54</sup> Georges Sadoul, « Bonne année ! Bonne santé ! », art.cit, p. 47.

<sup>55</sup> Georges Sadoul, « Le Nouvel assommoir », art.cit.

<sup>56</sup> Georges Sadoul, « Le problème du chômage résolu en une demi-heure », art.cit.

<sup>57</sup> Georges Sadoul, « Le Bon Pasteur », art. cit.

<sup>58</sup> Georges Sadoul, Lettre à André Thirion du 2 juillet 1927, Bibliothèque Jacques Doucet, fonds Georges Sadoul, cote 34.931. Le TCRP sont les transports parisiens.

<sup>59</sup> « Cahier Jeunesse », archive cit., n. p.

<sup>60</sup> Georges Sadoul, Lettre à André Thirion du 2 novembre 1922, Bibliothèque Jacques Doucet, fonds Georges Sadoul, cote 34.817.

<sup>61</sup> Georges Sadoul, « Souvenirs d'un témoin », art. cit., p. 40.

<sup>62</sup> Georges Sadoul, lettre à André Thirion du 26 décembre 1926, Bibliothèque Jacques Doucet, fonds Georges Sadoul, cote 34.913.

<sup>63</sup> Georges Sadoul, « Souvenirs d'un témoin », art. cit., p. 40.

vinrent à sa rencontre»<sup>64</sup>. Film mentionné incidemment par Breton dans un court passage d'une étude portant non sur le cinéma mais sur « le Surréalisme et la peinture », confirmant de la sorte l'allégation de Sadoul qui constatait : « Si intransigeant dans tous les domaines [...] le surréalisme n'eut pas, à proprement parler, de doctrine cinématographique »<sup>65</sup>. Lacune résultant probablement de la disparité de leurs appréciations car « nous étions loin d'être d'accord, sitôt qu'il s'agissait de cinéma. Vers 1945, évoquant notre jeunesse, et le "monolithisme" de nos jugements de 1925-1930 en matière de peinture, littérature, poésie, politique, etc., Paul Éluard devait écrire : "Au temps où, avec quelques amis, nous allions très souvent au cinéma, il se produisit un curieux phénomène. Nous étions, d'ordinaire, d'accord à peu près sur toutes choses. Mais jamais sur le cinéma" »<sup>66</sup>. Si la défense de *l'Âge d'or* de Luis Buñuel, les a réunis, suite à son interdiction en 1930, *le Cuirassé Potemkine* de Sergueï Eisenstein aurait également joué un rôle déterminant. Présenté par Léon Moussinac le 12 novembre 1926 au cours d'une séance privée à laquelle il n'a pu assister, Sadoul se souvient que le lendemain, « pendant une heure, [Aragon et Éluard] me parlèrent du film bouleversant qu'ils avaient passionnément applaudi la veille »<sup>67</sup>. S'il décrit l'événement en termes analogues dans le texte rédigé en hommage à Éluard, il suggère qu'il aurait de plus influé sur leur adhésion au communisme : « Ces mots "Frères ! Frères ! Frères !" qu'il avait lus sur l'écran, en pleurant. Paul Éluard revenait de l'imprimerie où il avait fait ajouter au numéro huit de *la Révolution surréaliste*, en cours de tirage, ces deux lignes en gros caractères "*Le Cuirassé Potemkine, vivent les soviets !*". Quelques semaines plus tard, Paul Éluard, avec plusieurs de ses amis surréalistes, donnait son adhésion au Parti communiste »<sup>68</sup>. L'encart figure en effet dans *la Révolution surréaliste* du 1<sup>er</sup> décembre 1926 où il a été apposé en bas de l'article de Breton intitulé « Légitime défense » où il pose la question de leur adhésion au Parti. Assertion qu'il réitère dans un texte ultérieur en la nuanciant : « Sans doute le film d'Eisenstein ne fut-il pas la seule cause de leur décision. Elle était la suite logique d'une prise de conscience amorcée dès 1924, mais il se peut que la révélation de ce chef d'œuvre ait dans une certaine mesure accéléré leur évolution »<sup>69</sup>. Le film, comme le suggère la présence de l'encadré a assurément joué un rôle, précisé par ailleurs : « Aux premières visions seuls le récit et les événements me frappèrent droit au cœur »<sup>70</sup> ; il semble surtout, qu'il agrège pour Sadoul, en une même expérience, le cinéma, le surréalisme et le communisme, introduisant de plus, Léon Moussinac, qui après Breton, sera également déclaré comme ayant joué un rôle de « père spirituel ».

Absence de doctrine qui pourrait avoir rapproché Sadoul des occupants de la rue du Château : « Yves Tanguy, les frères Prévert, Marcel Duhamel, tous les quatre fous de cinéma, comme moi »<sup>71</sup>. Prévert les a d'ailleurs conduits à un ciné-club « dont Jean Mitry conduisait les débats, salle des Théosophes, avenue Rapp, mais André Breton jugea bientôt cette aventure inopportune »<sup>72</sup>. Sadoul, comme s'en souvient Thirion, se rend alors régulièrement dans la maison de la rue du Château, décrivant « avec enthousiasme cet endroit étrange où l'on vivait la nuit et qui prenait figure d'une sorte de deuxième centre surréaliste, où l'on rencontrait entre autre des gens qui ne fréquentaient guère Cyrano »<sup>73</sup>. Dans l'article rédigé en hommage à Prévert, aux lendemains de la Guerre, Sadoul se souvient avoir partagé avec eux, ses principales passions d'enfance, le cinéma tout d'abord : « Nous feuilletions le grand registre de toile noire où Pierre Prévert avait collé des photos de vieux

<sup>64</sup> *Id.*, p. 40.

<sup>65</sup> *Id.*, p. 42.

<sup>66</sup> *Id.*, p. 41.

<sup>67</sup> Georges Sadoul, « Texte pour Berlin », tapuscrit daté du 20 avril 1958, Cinémathèque Française, fonds Georges Sadoul, cote GSA 139.

<sup>68</sup> Georges Sadoul, « Portrait du poète à plusieurs âges de sa vie », art. cit. p. 33.

<sup>69</sup> Georges Sadoul, « 50<sup>ème</sup> anniversaire de la Révolution d'Octobre », tapuscrit daté de 1967, Cinémathèque Française, fonds Georges Sadoul, cote GSA228.

<sup>70</sup> Georges Sadoul, « Texte pour Berlin », archive citée.

<sup>71</sup> Georges Sadoul, « Souvenirs d'un témoin », art. cit., p. 38.

<sup>72</sup> *Ibid.*

<sup>73</sup> André Thirion, *Révolutionnaire sans révolution*, Paris, Robert Laffont, 1972, p. 93.

films, nous évoquions avec ferveur *les Nuits de Chicago*, *les Rapaces*, *Fantômas*, *Ombres blanches*, *le Club des trois* et nous condamnions bien haut le cinéma parlant, cette absurdité sans lendemain » ; mais aussi la littérature « populaire » : « Nous passions des soirées entières rue du Château, à nous interroger réciproquement, Jacques Prévert, Raymond Queneau, Yves Tanguy et moi-même, sur notre connaissance du chef d'œuvre, écrit en 1911-1912, par Pierre Souvestre et Marcel Allain. Et si l'un de nous citait le titre de l'un de ses 32 volumes, *les Souliers du mort* ou *le Fiacre de la nuit*, les autres devaient énumérer les meurtres commis par le Maître de l'effroi »<sup>74</sup>. S'il rappelle l'importance du lieu dans l'histoire du surréalisme : « À la grande table verte, tout un chacun trouvait à manger [...]. Ce fut autour de cette table verte que Jacques Prévert transforma un soir le “jeu des petits papiers” en un divertissement poétique : “le cadavre exquis”, dont on [Breton] voulut plus tard faire un arrêt du destin, une méthode, presque une pratique mystique », il s'attache également, semble-t-il, à restituer par l'écriture, une atmosphère proche du réalisme fantastique ou poétique, soit un univers cinématographique : « Parfois minuit largement passé nous allions à travers les rues noires de Plaisance vers Montparnasse proche. La terrasse du Dôme nous accueillait, avec ses alcools et ses braseros. Prévert parlait, parlait, en conteur, en charmeur, en poète. Quelques temps avant l'aube, des hommes ou des femmes inconnus sortaient de l'ombre, demi-clochards, demi-peintres, demi-prostituées... Du coq à l'âne de ces rencontres naissait une magie déclassée. Le destin ou l'art, paraissait avoir organisé nos rencontres et nos conversations. Au chant du coq, tout se dénouait »<sup>75</sup>. C'est assurément en raison de cette présence assidue auprès des Prévert, qu'à la suite de leur déménagement, Marcel Duhamel propose à Sadoul de reprendre le bail de la maisonnée.

### La rue du Château

Sadoul s'installe rue du Château dans le courant du mois de février 1928, bientôt rejoint par André Thirion. Il a, à de nombreuses reprises décrit la décoration de l'endroit due à Yves Tanguy : « La grande pièce du bas était un peu caligaresque, avec son miroir de travers et ses frises en zigzag, mais elle était égayée par divers “collages”, enseignes et pancartes rapinées la nuit, et qui proclamaient “on ouvre et on porte en ville”, “société minière des Îles Feroé”, “Les légumes secs sont arrivés”. Tanguy avait aussi inventé des paravents, en assemblant les lettres en couleurs d'affiches américaines de cinéma, apportées par Pierre Prévert. Sous la loggia – que nous avons aménagé en grotte pour un Joyeux Noël, un diable de fourrure sombre, aux cent cinquante yeux, avec la poitrine en tabernacle de messe noire, trônait entre deux matelas de moleskine »<sup>76</sup>. Au premier étage, les chambres « avaient été aménagées dans le style créé par Pierre Chareau, peu avant l'exposition des Arts Déco, murs blancs au crépis grenu, lampes dissimulées sous des tranches d'albâtre transparent, murs ou plafond recouvert d'un papier dessiné pour Chareau par Jean Lurçat, et où on lisait ce vers “celui qui aime écrit sur les murs” parmi les notes de musique, les fleurs et les oiseaux »<sup>77</sup>. Le lieu a d'ailleurs été photographié par Man Ray et un cliché représentant le tabernacle a été choisi pour la couverture de la revue *Variétés* en 1929, on y découvre également « les cabinets, ornés de kékis, de crucifix et de ciboires volés »<sup>78</sup>. Si le lieu est fascinant, la vie quotidienne y est difficile : « Il n'y a qu'un ennui c'est que la compagnie parisienne de distribution d'électricité vient de me couper ce matin l'éclairage, ce qui va m'obliger à aller tous les soirs au cinéma ou à acheter des bougies, en attendant le début du mois prochain »<sup>79</sup>; embarras qui perdure : « Pour l'instant je suis sans le sou, ça ne change pas. J'en sortirai donc jamais »<sup>80</sup>. Sadoul accepte ou sollicite alors d'autres travaux, dirigeant une collection intitulée « les Chef d'œuvre du roman d'aventures » chez Gallimard, où paraîtront une quinzaine de titres dont un

<sup>74</sup> Georges Sadoul, « Jacques Prévert et son univers », art. cit, p. 4.

<sup>75</sup> *Ibid.*

<sup>76</sup> *Id.*

<sup>77</sup> Georges Sadoul, notes manuscrites pour *Aragon*, Cinémathèque française, fonds Georges Sadoul, cote GSA1.

<sup>78</sup> *Ibid.*

<sup>79</sup> Georges Sadoul, Lettre à sa famille du 27 mai 1928, archives privées.

<sup>80</sup> Georges Sadoul, Lettre à sa famille du 22 octobre 1929, archives privées.

traduit de l'anglais par Aragon ; il rédige un « roman cinéma » qui doit lui rapporter 3500 francs « je n'aurai jamais vu autant d'argent »<sup>81</sup> et entreprend pour Marie Bonaparte la traduction de *la Gradiva* de Jensen. Activités qu'il mène le jour tandis qu'il passe ses nuits dans les cafés : « sur la terrasse du Dôme, parfois au Jockey et surtout au bar de la Coupole, grand café récemment édifié sur un dépôt de Bois et de charbon. Revenus rue du Château, sur le coup de deux ou trois heures du matin, nous bavardions à n'en plus finir dans la grande pièce où le bizarre phonographe électrique bricolé par Tanguy avec un accessoire de vélos jouait les disques de jazz rapportés de New York par Duhamel, et avant tout St Louis Blues – Mon disque, ma chanson répétait alors Aragon »<sup>82</sup>. Sadoul a en effet accueilli Aragon au début de l'automne 1928 : « Il allait comme une âme en peine, dormait dans des hôtels, au hasard, errant dans ses propres ruines, déboussolé »<sup>83</sup>, reconnaissant probablement dans ce désespoir causé par la rupture avec Nancy Cunard, celui qui fut le sien au cours du printemps 1926. Désarroi qui prendra fin, suite à la rencontre avec Elsa Triolet en novembre 1928, le couple résidant rue du Château jusqu'au printemps 1929.

Sadoul est à présent un surréaliste avéré, séjournant début juillet en Bretagne avec Breton, avant de rejoindre fin juillet, Aragon et Elsa dans le Finistère, Jean Caupenne à Figeac, en août. Or, c'est au cours de ce dernier voyage qu'il se livre à une expérience « surréaliste » dont il n'avait sans doute pas imaginé les conséquences. Les lecteurs du premier numéro du *Surréalisme au service de la révolution*, en juillet 1930, découvrent dans un texte intitulé « Mémoire »<sup>84</sup>, ses déconvenues. En septembre 1929, lisant dans un journal les noms des lauréats au concours d'admission de l'école militaire de Saint-Cyr, Sadoul et Caupenne ont écrit au major de promotion Keller afin de le dissuader de rejoindre l'établissement : « Vous n'avez pas vingt ans ; votre visage est couvert de pustules suppurantes, de servilité, de patriotisme, de merde et d'abjection. [...] Nous tenons à vous dire, et c'est pourquoi nous vous écrivons, malgré le peu de loisirs que nous laisse la paresse, que nous crachons sur les trois couleurs : bleu, blanc et rouge du drapeau que vous défendez ». Le major a transmis la missive aux responsables de l'École et le 12 novembre 1929, les deux surréalistes sont convoqués « au commissariat spécial des Invalides », Caupenne s'y rend tandis que Sadoul s'y refuse. Celui-ci devient alors « l'objet de mesures policières incessantes » exercées jusqu'aux éditions Gallimard qui effrayées du scandale ont préféré se séparer de lui ; il trouve alors à s'employer à l'Hour Press, les éditions de Nancy Cunard. Effrayé d'une rumeur qui le prétend arrêté, Sadoul se cache sous le nom de Georges Bernard dans un hôtel du 12<sup>ème</sup> arrondissement et demande à Aragon « d'établir l'origine de ce bruit ». Ce dernier lui écrit afin de l'informer que tout cela n'est que « potin de Montparnasse ! »<sup>85</sup>. Son père tente de calmer l'affaire auprès de l'autorité militaire en faisant jouer ses relations, et Sadoul, après avoir pris « conseil de Breton et de Fourier », accepte de se rendre aux Invalides où on lui demande de s'excuser auprès du major Keller. Il refuse et le 12 février 1930, une plainte est déposée à son encontre. Maxime Alexandre, André Breton, Joë Bousquet, Louis Aragon, Paul Éluard, Francis Ponge, André Thirion envoient au général Gouraud, gouverneur militaire de Paris chargé de l'affaire, des cartes postales représentant des moments de la guerre de 1914-1918, afin de signaler leur soutien. Sadoul qui est défendu par Marcel Fourier, avocat de profession, est condamné par défaut le 2 juin 1930, à trois mois de prison et cent francs d'amende. Il refuse de se rendre : « Je n'irai pas en prison avant longtemps réfugié que je suis dans le maquis »<sup>86</sup>, mais se trouve sans ressource car Nancy Cunard a cessé de l'employer : « se peut-il qu'elle ne se rende absolument pas compte de la situation où elle m'a mis

<sup>81</sup> Georges Sadoul, Lettre à sa famille du 25 juin 1928, archives privées.

<sup>82</sup> Notes manuscrites pour *Aragon*, Cinémathèque française, fonds Georges Sadoul, cote GSA1.

<sup>83</sup> Georges Sadoul, *Aragon*, op. cit., p. 7.

<sup>84</sup> Georges Sadoul, « Mémoire », *le Surréalisme au service de la révolution*, n°1, juillet 1930, p. 34-40.

<sup>85</sup> Louis Aragon, Lettre à Georges Sadoul du 4 décembre 1929, Cinémathèque française, fonds Georges Sadoul, cote GS202.

<sup>86</sup> Georges Sadoul, Lettre à André Thirion, sans date, c. 1927-1928, Bibliothèque Jacques Doucet, fonds Georges Sadoul, cote 34.962.

en ne me prévenant de mon chômage que le jour même où celui-ci devait commencer »<sup>87</sup>. « Dans un bel état de dépression générale comme rarement »<sup>88</sup>, il accepte la proposition d'Aragon qui lui offre de l'accompagner avec Elsa, en URSS. Il quitte Paris le 28 août 1930, Aragon lui « a[yant] procuré 10 000 francs pour ce voyage, donné par le vicomte de Noailles (qui ne [le] connaissait pas) sur la demande de Luis Buñuel »<sup>89</sup>. L'épisode pourrait sembler anecdotique, il s'avère pourtant crucial. Sadoul a probablement envoyé cette lettre au major Keller en souvenir de son service militaire effectué au Fort de Saint-Cyr, décrit dans le « Cahier Jeunesse » comme le pire souvenir de son existence. Expérience qui l'a conduit vers le communisme or ce choix constitue une importante rupture avec son milieu d'origine, comme il en témoigne auprès de Thirion : « Au milieu des larmes [que ma mère] ne cessa de verser pendant près d'une heure dans la chambre de l'hôtel où elle était descendue, elle me supplia de cacher au moins mes opinions de ne m'engager dans aucune manifestation publique, etc. me disant que la nouvelle de mon adhésion à un tel Parti risquerait de tuer mon père (assez malade à la vérité) et qu'en tout cas il ne survivrait pas au déshonneur de me voir compromis dans une affaire politique quelconque »<sup>90</sup>. Prédiction que cette affaire judiciaire a malheureusement confirmée car son père décède le 15 décembre 1930 alors qu'il n'est pas rentré d'URSS, séjour qui de plus, mettra un terme à son appartenance au surréalisme.

### Le Congrès de Kharkov

Sadoul est à plusieurs reprises revenu sur ce voyage en URSS, relatant par l'entremise de textes ayant pour sujet Aragon, leur rupture avec Breton. Or, parce qu'il privilégie dans ses récits, le conflit qui les a opposé autour du poème « Front rouge », il tend à recouvrir le rôle joué par le Congrès de Kharkov, qui au vue des correspondances échangées se révèle pourtant comme essentiel. Sadoul qui attend son visa à Berlin, quitte la capitale allemande vers le 15 octobre pour rejoindre Moscou : « Après avoir en wagon "dur" de troisième classe voyagé vingt ou trente heures depuis Varsovie »<sup>91</sup>. Grâce à Elsa, ils ont été invités à « la deuxième conférence internationale des Écrivains révolutionnaires, organisée par l'Association russe des écrivains prolétariens (RAPP) », se déroulant à Kharkov du 6 au 15 novembre 1930. Le trio s'achemine vers l'Ukraine « dans un train spécial, tout en wagons-lits, rempli d'écrivains venus de vingt-deux pays et de quatre continents. À certaines gares nous accueillait des orphéons et des drapeaux rouges »<sup>92</sup>. En l'absence de personnalités mandatées par le Parti communiste français, ils sont investis d'une représentativité nationale pourtant c'est en tant que surréalistes qu'ils entendent intervenir dans le débat, comme l'écrit Aragon à Breton : « Nous comptons, Georges et moi, sur votre confiance à tous, sur la tienne pour parler en votre nom à Kharkov »<sup>93</sup>. Aragon fait valoir leurs positions en s'attachant à les distinguer de celles des intellectuels légitimés par le Parti, en raison de leur collaboration éditoriale à *l'Humanité*, tels Henri Barbusse ou Paul Vaillant-Couturier : « Nous sommes d'accord avec les membres dirigeants du Bureau en question, qui disent à l'heure actuelle préférer travailler avec des gens qui ont une plate-forme littéraire différente de la leur mais qui ont la même plate-forme politique qu'eux (c'est-à-dire en France les surréalistes) plutôt qu'avec des littérateurs qui semblent plus voisins d'eux littérairement mais qui politiquement sont des bourgeois (Barbusse et autres) »<sup>94</sup>. Il réitère ainsi le conflit qui les a déjà opposé lors de leur rapprochement

<sup>87</sup> Georges Sadoul, Lettre à André Thirion du 27 août 1930, Bibliothèque Jacques Doucet, fonds Georges Sadoul, cote 34.969.

<sup>88</sup> Georges Sadoul, Lettre à André Thirion du 23 août 1930, Bibliothèque Jacques Doucet, fonds Georges Sadoul, cote 34.967.

<sup>89</sup> Georges Sadoul, tapuscrit « Une femme, un homme », Cinémathèque Française, fonds Georges Sadoul, cote GSA235.

<sup>90</sup> Georges Sadoul, Lettre à André Thirion, sans date, c. 1927-1928, fonds Georges Sadoul, Bibliothèque Jacques Doucet, cote 34.927.

<sup>91</sup> Georges Sadoul, *Aragon*, op. cit., p. 11.

<sup>92</sup> *Ibid.*

<sup>93</sup> Louis Aragon, *Lettres à André Breton 1918-1931*, édition établie, présentée et annotée par Lionel Follet, Paris, Gallimard, 2011, p. 392.

<sup>94</sup> Louis Aragon, *Lettres à André Breton 1918-1931*, op. cit., p. 390.

avec Fourrier et les rédacteurs de *Clarté*, antagonisme qui incitait Barbusse à abandonner la revue qu'il avait pourtant créée, préférant s'atteler à la mise en œuvre de *Monde*. Leur position est néanmoins peu aisée comme le souligne Sadoul : « Il a fallu une fois de plus confronter le matérialisme historique et le surréalisme, montrer que celui-ci ne contredisait pas celui-là. Nous nous en sommes assez bien tiré je crois aux yeux de nos juges et notre position s'est trouvée renforcée d'autant »<sup>95</sup>. Conclusion sur laquelle il revient rapidement : « Nous avons passé par des alternatives terribles. [...] Nous n'avons pas tardé à nous apercevoir qu'on n'entendait que nous utiliser comme de piètres instruments que l'on avait par hasard sous la main »<sup>96</sup>. Le Parti communiste français n'a en effet, montré que peu d'intérêt aux prescriptions de la RAPP : « On a demandé en tout cas à ces gens de créer une association d'écrivains, sur la base prolétarienne dont parlait Aragon et ils ont refusé. C'est à nous qu'on a l'intention de demander de préparer cette organisation »<sup>97</sup>. Les surréalistes se sont donc saisis de cette vacance et afin de rendre manifeste leur position, Aragon a rédigé une lettre pour la revue de la RAPP, *Literatournia Gazeta*, dont il envoie copie à Breton : « Il n'existe à l'heure actuelle en France aucune organisation correspondant de près ou de loin à ce qu'est le RAPP en URSS [...] Une telle organisation y est non seulement possible, mais nécessaire. Il est bien entendu que sa base ne saurait être constituée par un groupement factice de quelques petits-bourgeois qui prenant le prolétariat pour thème de leurs romans croient avoir fait ainsi suffisamment pour usurper la qualité de prolétaires »<sup>98</sup>. Thirion et Breton rédigent les statuts d'une telle organisation qu'ils font parvenir à Aragon : « À part cela encore bravo pour l'A[ssociation des] A[rtistes et des] É[crivains] R[évolutionnaires] »<sup>99</sup>. Thirion écrit à Sadoul pour expliciter leurs visées : « Donner au PCF une politique "littéraire et artistique", ce n'est pas seulement lui proposer une AAER, dont la base sera le mouvement des rabcors et l'armature, jusqu'à nouvel ordre de véritables écrivains et artistes révolutionnaires, c'est demander l'application de la ligne du Parti dans les rapports avec intellectuels, c'est rappeler qu'il existe une discipline dans le Parti. Cela veut dire que, dès l'abord la lutte devra être engagée contre les excités de la littérature prolétarienne en régime capitaliste aussi bien que contre les attardés du naturalisme et les esthètes du populisme ou des groupes voisins »<sup>100</sup>. Propos qui visent explicitement Barbusse (« les attardés du naturalisme ») mais aussi Henri Poulaille (« les esthètes du populisme ») souhaitant faire des surréalistes les seuls interlocuteurs légitimes parce que déclarés assujettis à la « discipline » du Parti !

Pendant qu'Aragon et Sadoul négocient à Kharkov, Thirion, comme il en informe son ami, entreprend de son côté le Parti communiste français. Il a « déposé il y a quatre jours les statuts provisoires avec une demande écrite à Thorez de rendez-vous, pas de réponse. Par ailleurs ces statuts sont entre les mains de Vaillant-Couturier »<sup>101</sup>. Il est entendu par ce dernier et écrit à Sadoul afin de relater leur rencontre : « Une conversation de deux heures sur le ton le plus cordial, se résumant ainsi : "Il faut dissiper les dernières préventions pour cela, renier 'le Second manifeste', enlever purement et simplement le mot surréalisme de toute votre activité, renier le désespoir. Remarquez que pour ma part, cela n'a aucune importance. Je considère le surréalisme comme un mouvement d'une importance révolutionnaire très grande, l'activité surréaliste comme parfaitement défendable, le désespoir comme parfaitement naturel, mais politiquement (!!!), etc. [...]". Je

<sup>95</sup> Georges Sadoul, Lettre à André Thirion du 13 novembre 1930, Bibliothèque Jacques Doucet, fonds Georges Sadoul, cote 34.977.

<sup>96</sup> Georges Sadoul, Lettre à André Thirion de novembre 1930, Bibliothèque Jacques Doucet, fonds Georges Sadoul, cote 34.978.

<sup>97</sup> Georges Sadoul, Lettre à André Thirion s. d. [novembre 1930], Bibliothèque Jacques Doucet, fonds Georges Sadoul, cote 34.976.

<sup>98</sup> Louis Aragon, *Lettres à André Breton 1918-1931*, op. cit., p. 409, 410, 411.

<sup>99</sup> *Ibid.*, lettre du 20 novembre 1930, p. 415.

<sup>100</sup> André Thirion, Lettre à Louis Aragon du 26 novembre 1930, Cinémathèque française, fonds Georges Sadoul, cote GS401.

<sup>101</sup> André Thirion, Lettre à Georges Sadoul du 12 novembre 1930, Cinémathèque française, fonds Georges Sadoul, cote GS401.

n'insiste pas sur le caractère personnel d'une telle proposition cela est trop évident. Pour P[aul]. V[aillant]-C[outurier] les surréalistes ce serait un moyen de revenir brillamment à la rédaction en chef de *l'Humanité* »<sup>102</sup>. Quelques jours après, Thirion, Breton et Éluard sont invités à se rendre chez Moussinac afin de participer à la mise en œuvre d'une organisation théâtrale destinée à favoriser l'action de correspondants ouvriers<sup>103</sup>. Projet qui ne les intéresse aucunement, comme en témoigne Thirion, décidé à se saisir de l'occasion pour faire reconnaître le groupement dont il a rédigé les statuts, et ce afin de conforter la place des surréalistes : « Se trouvaient là : Moussinac, P. V[aillant]-C[outurier], Pitard (critique théâtre de *l'Humanité*), Legris (acteur de Prémices). Il a fallu cinq heures à ces gens pour se rendre compte de ce qui leur arrivait. [...] Malgré l'opposition de Legris (non membre du Parti) notre projet [AAER], amendé par Vaillant-Couturier fut adopté »<sup>104</sup>.

Échanges épistolaires qui montrent comment Aragon et Sadoul, mais également Thirion, tentent de devenir les représentants officiels d'une politique culturelle communiste, quitte à désavouer le surréalisme même, ce qui explique sans doute pourquoi, alors qu'ils s'appêtent à quitter l'URSS le 10 décembre 1930, Aragon et Sadoul s'engagent par écrit « à combattre en toutes occasions le trotskisme contre révolutionnaire, [à] se désolidaris[er] du "Second manifeste" d'André Breton et [à] soumettr[e] dorénavant leur activité littéraire au contrôle du Parti »<sup>105</sup>. De retour de Kharkov, Sadoul se rend chez Breton afin de l'informer des choix qui sont les leurs, tandis qu'Aragon et Elsa s'arrêtent pour vingt-quatre heures à Bruxelles. Or, celui-ci ne partage pas leurs positions : « les nouvelles de Kharkov [...] furent loin d'être bien accueillies »<sup>106</sup>. Sadoul pensait pourtant recueillir aisément son assentiment : « J'arrivais tout droit du monde des admirables certitudes. J'avais encore dans les yeux et les oreilles les chants des jeunes gens du Dnieprostroï qui construisaient le socialisme. Pour moi l'espoir s'était fait chair et hommes. Tous mes amis (je n'en doutais pas) allaient immédiatement partager ma confiance devant ces exaltantes réalités, devant la matérialisation d'une conception du monde »<sup>107</sup>. Il s'agit en effet de faire un choix « entre "l'inquiétude" [surréaliste] et "l'espoir" ou plus exactement la "certitude" apportée par l'Union soviétique et le Parti communiste français »<sup>108</sup>. Mais Breton et les surréalistes refusent de collaborer avec les intellectuels du Parti, comme le suggèrent les commentaires de Sadoul adressés à Thirion : « Ne va pas à la mégalomanie en pensant que les statuts de l'AAER ont inspiré le front rouge culturel en France. C'est plutôt l'exemple des organisations semblables (fédérations culturelles sous l'égide du MBRL) qui existent depuis des années en URSS, Allemagne, Japon etc. qui l'inspirent. Quand à l'AAER les noms que tu me donnes me confirment dans cette idée qu'elle n'a jamais eu de membres ou presque, si l'on en excepte les surréalistes. Sauf Vaillant Couturier, Moussinac et Caby aucune des dix personnes que tu cites n'aurait pu présenter les deux œuvres révolutionnaires exigées pour la simple raison qu'ils n'étaient ni artistes, ni écrivains, ni musiciens »<sup>109</sup>. Le conflit paraît apaisé lorsque Sadoul part en vacances avec Breton à Castellane au cours de l'été 1931, il reprend néanmoins à l'automne, suite à l'interdiction en novembre 1931, du numéro de *Littérature de la révolution mondiale* où Aragon a fait paraître un poème intitulé « Front rouge », écrit suite à son départ de Kharkov. Inculpé le 16 janvier 1932 « pour excitation de militaires à la désobéissance et provocation au meurtre dans le but de propagande anarchiste »<sup>110</sup>, Aragon est passible d'une

<sup>102</sup> André Thirion, Lettre à Georges Sadoul du 12 novembre 1930, archive citée.

<sup>103</sup> Projet qui deviendra le Groupe Octobre et auquel collaborera activement Jacques Prévert

<sup>104</sup> André Thirion, Lettre à Georges Sadoul du 12 novembre 1930, archive citée.

<sup>105</sup> André Thirion, *Révolutionnaires sans révolution*, op. cit., p. 300., cf. *Tracts surréalistes et déclarations collectives (1922/1969)*, tome 1 (1922/1939), Eric Losfeld éditeur, le Terrain vague, 1980, ce tract, date la lettre auto-critique signée par Aragon et Sadoul du 1<sup>er</sup> décembre 1930.

<sup>106</sup> Georges Sadoul, *Aragon*, op. cit., p. 13.

<sup>107</sup> Georges Sadoul, « Portraits du poète à plusieurs âges de sa vie », art. cit. p. 37.

<sup>108</sup> *Ibid.*

<sup>109</sup> Georges Sadoul, Lettre à André Thirion, Castellane fin août 1931, Bibliothèque Jacques Doucet, fonds Georges Sadoul, cote 34.996.

<sup>110</sup> Georges Sadoul, *Aragon*, op. cit., p. 13.

peine de cinq ans de prison. Les surréalistes publient « l’Affaire Aragon », un tract de soutien qui en quatre semaines recueille plus de trois cents signatures. Or, en mars 1932, Breton fait paraître aux éditions surréalistes, une brochure intitulée « Misère de la poésie », où il dévalue le texte d’Aragon en le qualifiant d’œuvre de « circonstance ». Formule qui selon Sadoul marque « L’opposition [de Breton] aux positions culturelles communistes (et à l’Association des écrivains et artistes révolutionnaires (l’AEAR) que venaient de fonder Vaillant-Couturier et Moussinac »<sup>111</sup>. Interprétation qui est d’ailleurs confirmée par Breton dans *Paillasse ! (Fin de l’affaire Aragon)* puisqu’il reproche à Aragon d’avoir découvert dans un article paru dans *l’Humanité* du 10 mars 1932, intitulé « Mise au point communiquée par l’Association des Écrivains Révolutionnaires », « la fondation effective de l’Association des écrivains révolutionnaires »<sup>112</sup>. Ainsi, pour Sadoul « ces trois mots se trouvèrent en 1932 tracer la ligne de démarcation entre les surréalistes qui devinrent des communistes et ceux qui ne franchirent pas immédiatement le pas »<sup>113</sup>. En mai 1932, Sadoul écrit à Breton afin de lui signifier sa rupture d’avec le surréalisme : « Le désaccord qui nous sépare est donc très profond. Je veux espérer qu’il n’est pas définitif. Tu as été, tu es encore, la conscience de la meilleure part de toute une génération [...]. Quoi qu’il en soit à l’heure où j’écris nos routes se séparent. La profonde et très sincère amitié, pas plus que l’admiration que j’ai toujours éprouvé pour toi depuis le jour de notre première rencontre, ne sauraient me retenir à tes côtés »<sup>114</sup>. Ainsi se clôt un « débat [qui] dura dix-huit mois. [Alors que] Dans nos consciences se jouèrent des conflits qui nous portèrent presque au seuil de la mort »<sup>115</sup>.

### Le surréalisme en réflexion

Dans cette chronique d’un itinéraire intellectuel, Sadoul livre plusieurs éléments qui portent sur le surréalisme un regard spécifique. Il suggère, semble-t-il, que le mouvement connaît un premier tournant, en raison du retour d’Aragon, celui-ci étant déclaré absent car « en voyage ». Présence qui semble conduire au rapprochement avec le communisme, que cela soit en 1925 avec *Clarté*, puis en 1927 avec leur adhésion au Parti, et après leur séjour à Kharkov fin 1930, avec Vaillant-Couturier et Moussinac. Rapprochement qui n’est pas sans difficultés pour Breton, et cela dès 1927, puisqu’il est régulièrement assujéti à une dénonciation du surréalisme et du « Second manifeste ». Or, si les surréalistes partagent avec les communistes le désir d’une transformation complète de la société, les modalités n’en sont pas moins radicalement différentes. Breton instaure des procédures d’initiation qui font des surréalistes adoubés des personnes élues. Élitisme qui est fondamentalement contraire au projet massif et égalitaire du communisme. Contradiction qu’on retrouve également à l’œuvre dans la prise en considération des cultures médiatiques ou populaires. Breton ne paraît s’y intéresser qu’en tant qu’elles permettent une critique des académismes, comme en témoigne par exemple sa relation avec le cinéma. Or, les surréalistes qui se rapprocheront des communistes, comme Aragon, Sadoul mais également Prévert, ont le goût de ces œuvres massives, et agiront au sein des entreprises communistes afin de promouvoir des actions d’éducation ou d’émancipation culturelle, que cela soit à la Maison de la culture pour le premier, à *Mon Camarade* une revue pour la jeunesse pour le second, ou au sein du Groupe Octobre pour le troisième. Ainsi, ce dont témoigne Sadoul, c’est que ce clivage idéologique n’est pas survenu en 1932 mais qu’il est latent, présent dès 1925, comme il semble le souligner en signant ses récits pour la jeunesse, publiés dans *Mon Camarade* à partir de 1934, sous le nom de R. Duchateau. Le pseudonyme a été choisi en hommage à la maisonnée où il vécut à la suite de Prévert, choix qui sous-entend qu’il n’y aurait pas rupture mais continuité, ce seraient donc les mêmes raisons qui l’ont conduit à devenir surréaliste puis à s’en éloigner.

<sup>111</sup> Georges Sadoul, « Portraits du poète à plusieurs âges de sa vie », art. cit. p. 38.

<sup>112</sup> André Breton, *Paillasse ! (fin de « l’Affaire Aragon »)*, Paris, Éditions surréalistes, mars 1932, p. 1.

<sup>113</sup> Georges Sadoul, « Portraits du poète à plusieurs âges de sa vie », art. cit. p. 38.

<sup>114</sup> Georges Sadoul, Lettre à André Breton, datée de mai 1932, Cinémathèque française, fonds Georges Sadoul, cote GS238.

<sup>115</sup> Georges Sadoul, « Portraits du poète à plusieurs âges de sa vie », art. cit. p. 37.